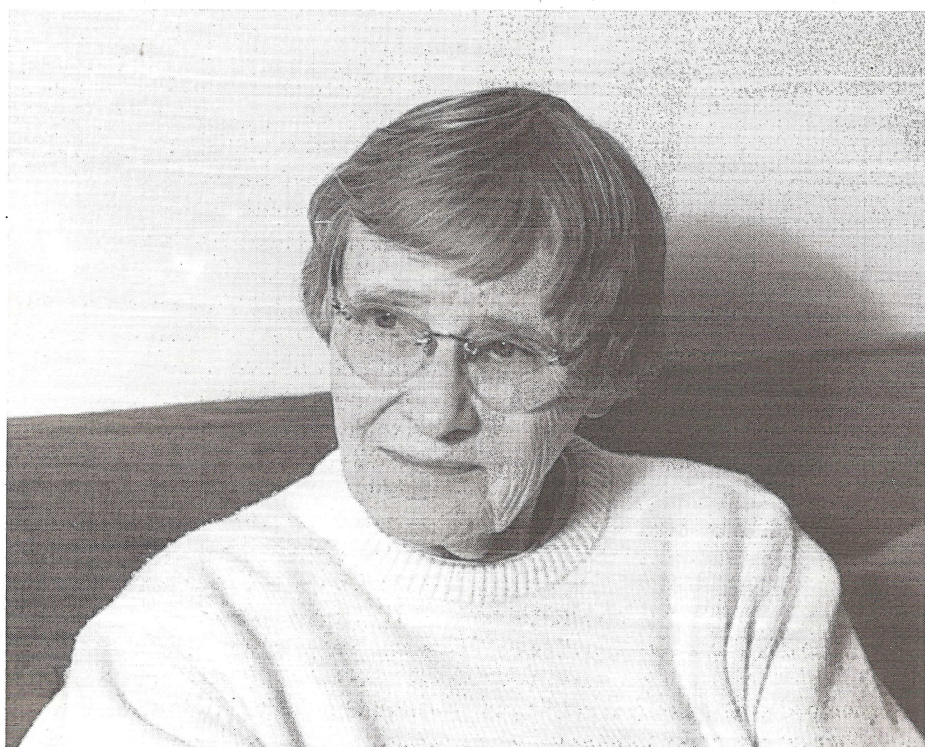


En Résistance, elle s'appelait Quartier



Karine Peigrims

Marie-Henriette Doin, nom de guerre Quartier, une combattante de l'ombre, de celles dont l'histoire ne garde pas le nom, de celles qui ne se glorifient pas de leurs actions, de celles pour qui faire de la Résistance était normal: une femme de cœur. Elle vivait dans une petite ville, elle était jeune et vivait ses amours au féminin, elle aimait son métier et son pays, son combat fut celui de notre liberté. Son témoignage qui dit le quotidien d'une vie, il faudrait le lire avec son rire à l'oreille, imaginer ses yeux pétillants, et entendre ses interrogations, ses émotions, ses regrets, ses silences...

J'AI UNE VUE TRÈS PARTIELLE... Chacun a son histoire, je ne peux parler que de ce que j'ai vécu dans une petite ville: Soissons, dans un groupe de jeunes de l'époque. J'étais homosexuelle, si je connaissais le mot, je n'avais pas l'impression d'appartenir à une catégorie de population bien déterminée, c'était comme cela. As-tu remarqué que l'on parle très peu de la vie privée dans les récits de la Résistance? Je suis née en décembre 20, j'étais l'aînée. En 39, je sortais de classe terminale, j'ai été nommée institutrice comme intérimaire de guerre. Mon père était prisonnier, il fallait bien se débrouiller. J'avais 22-23 ans quand j'ai commencé à faire de la Résistance, 24 ans à la Libération. À cause des nombreux bombar-

dements, on travaillait à mi-temps so-disant pour protéger les enfants. Cela nous arrangeait bien, cela nous faisait une demi-journée de congé qui nous laissait une liberté d'action. J'habitais chez mes parents mais je ne rentrais pas toujours, j'allais dormir chez une copine qui habitait à deux ou trois rues.

Les groupes de jeunes

On organisait beaucoup de colonies de vacances pendant les vacances scolaires: une colonie de garçons, une colonie de filles dans le même établissement. On s'occupait beaucoup des enfants, le seul objectif était de les faire grossir car on crevait tous de faim. C'est à ce moment-là que spontanément avec les filles, j'ai vécu mes amours homosexuelles, on vivait plei-

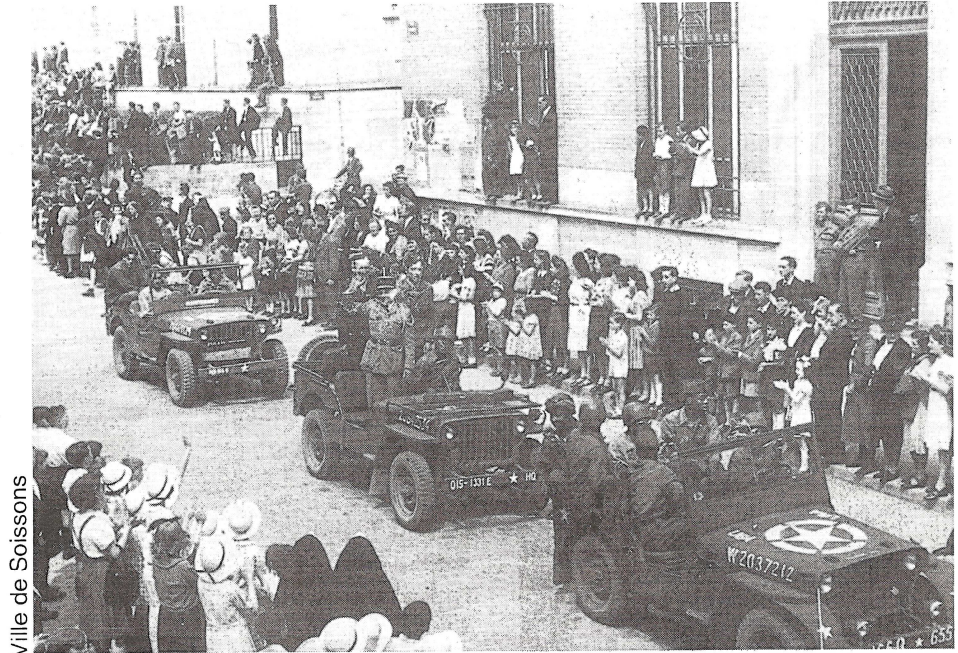
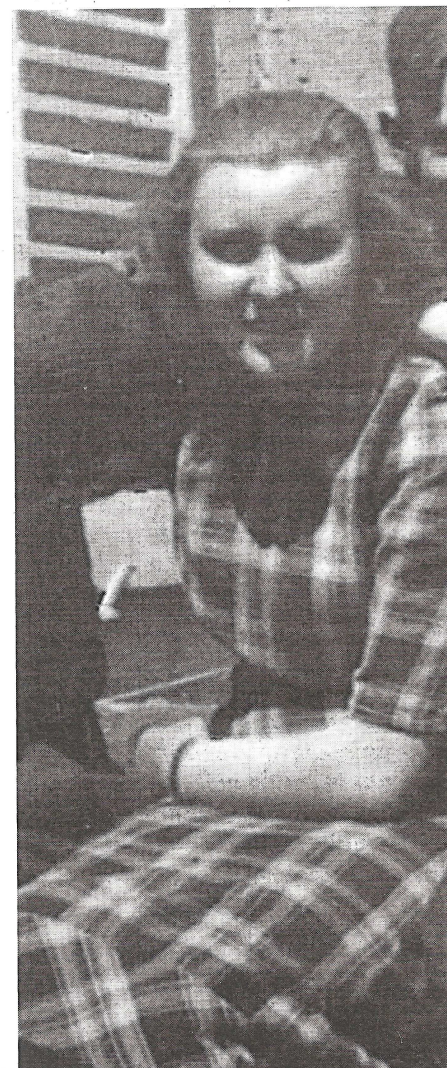
nement et sexuellement, les garçons les filles, les filles les filles, les garçons les garçons. Il y avait une grande liberté. Les enfants ne s'y trompaient pas, ils disaient en riant: «Ah, la cheftaine Doin et la cheftaine Christiane...», c'était vécu comme cela. C'est l'âge où l'on vit au maximum, on ne dormait pas beaucoup. On vivait tous de la même façon, on était pleins de poux, d'impétigo. On s'amusait bien quand même, les mêmes aussi. Je participais aussi à un groupe de théâtre. Il y avait aussi le mouvement scout, c'était souvent les mêmes jeunes qui faisaient partie de tout cela. Le milieu instituteur était très à gauche, très enrôlé dans la Résistance mais on ne le savait pas. Beaucoup de notre temps passait à faire des fêtes pour gagner de l'argent pour

nourrir les enfants. On faisait des kermesses et on invitait la directrice du collège qui venait, il y avait peut-être un regard et un jugement, c'est possible. Je l'ai senti un peu du côté de ma mère qui trouvait que je n'étais jamais à la maison, et qui voyait très bien comment je commençais à vivre. Cela ne lui plaisait qu'à moitié, mais c'est tout, elle ne pouvait rien faire d'autre.

Entrer dans la Résistance

En 42, j'ai été contactée par un garçon, un chef scout que je connaissais bien qui faisait partie de tous ces groupes, il était fils de libraire. On connaissait seulement deux personnes, celle à qui on rendait des comptes et celle à qui on servait de liaison. C'est après, à la Libération qu'on en a su davantage, sinon on ne se connaissait pas. On se doutait bien que c'était les mêmes gens que l'on rencontrait, avec qui on s'amusait, avec qui on jouait la comédie, mais on ne disait rien, il y avait une loi du secret. Je ne sais même

M.H. Doin, durant la guerre.



Ville de Soissons

28 août 1944 : Libération de Soissons.

pas si on employait le mot de Résistance, on faisait du renseignement. On recueillait un tas d'indices sur les mouvements de troupe des Allemands, on allait faire le guet à la gare de marchandises, on comptait les wagons... Je me promenait beaucoup à bicyclette, j'allais inspecter des lieux. Des filles que je voyais par ailleurs me donnaient des renseignements, nous avions une cachette à la cathédrale, dans une petite chapelle sous un priedieu, le ménage n'était jamais fait. Elles apportaient les renseignements dans cette cachette, je relevais les boîtes aux lettres, je transcrivais dans le code que l'on m'avait donné et les portais à un responsable...

C'est tout ce que j'ai fait, très peu de choses, pendant deux ou trois ans. J'étais agent de liaison. Ma citation – j'ai eu la croix de Guerre – est pour agent de liaison. Évidemment, cela c'est intensifié au moment de la Libération. Comme agent de liaison, j'ai passé les lignes allemandes pour retrouver les Américains à Château-Thierry alors que les Allemands étaient encore à Soissons. J'ai passé les lignes x fois sans le savoir, je ne l'ai su que deux jours après. Il fallait que j'aille à Château-Thierry, j'y allais. À Château-Thierry on a libéré la ville, j'étais dans un side-car avec un drapeau. Je me souviens aussi que ce jour-là on avait arrêté un camion d'Allemands plein de fusils, et d'être grimpée sur le camion pour distribuer des fusils à tout le monde, et comme une imbécille

je n'en ai même pas gardé un pour moi ! Là, c'était les moments glorieux. Après, je retournais à Soissons, où il y avait les Allemands. À la libération de Soissons, j'ai eu un statut assez protégé, on m'a mise à la mairie à distribuer des bons d'essence.

Un engagement très patriotique

Notre groupe était composé de communistes, mais cela on ne l'a su qu'après. J'ai le souvenir que cela ne nous a pas choqués, on voulait surtout travailler pour libérer la France. On faisait ce qu'il y avait à faire dans un but patriotique essentiellement. Cette région avait beaucoup souffert durant la guerre 14-18, il reste encore des tonnes de ferrailles... Nous les enfants nés juste après cette guerre, on a été élevés avec tous ces souvenirs. Ma mère me racontait qu'elle avait été cravachée par un soldat Allemand à cheval, j'ai vécu avec cette image-là. On était élevé dans la haine et la peur de l'Allemand. Ce n'est donc pas étonnant que les jeunes se soient mobilisés pour sauver la France, la famille, la maison.

Les femmes dans la Résistance

Je n'ai pas connu tellement de femmes dans la Résistance sauf celles qui travaillaient sous mes ordres, j'avais déjà une certaine autorité parmi toutes ces jeunes femmes, j'étais la cheftaine, l'institutrice. Je les avais contactées individuellement, mais elles ne connaissaient que moi. Des femmes de prisonniers ont eu une action moins extérieure



D.R.

28 août 1944 : Libération de Château-Thierry (place de l'hôtel de ville).

comme héberger des Anglais parachutés, les cacher, mais on ne les connaît pas ces femmes-là. Dans notre groupe, la moitié des garçons ne sont pas revenus. Ceux qui ont été déportés ne sont pas rentrés. Les filles ont peut-être été davantage protégées parce que filles. Les Allemands ne s'intéressaient pas aux allers et venues des femmes. J'étais une bonne grosse fille, bien blonde, bien rose, on me prenait facilement pour une Allemande. J'ai été contrôlée quelquefois lorsque je me baladais en bicyclette, sur les petites routes, mais je n'ai jamais été inquiétée. Je n'avais pas peur, je cachais les documents dans les poignées qui se dévissaient. Ils n'ont jamais eu l'idée de les regarder. Les vélos avaient des grosses sacoches, on avait toujours des patates, du beurre à transporter. On a pris des risques, c'est sûr ! Quand j'y pense je me dis que j'aurais bien pu me faire arrêter, tuer mais alors on n'y pensait pas. C'était dans ce mouvement randonnée, nature, camping de tous les côtés, cela faisait partie d'une espèce de grand jeu. On avait quand même les élèves le lendemain matin. C'était la vie quotidienne, à telle heure on avait rendez-vous à tel endroit pour laisser un message et on en avait un autre c'est tout. C'est après que j'ai su l'importance que cela avait.

La vie quotidienne

Notre vie quotidienne, c'était la faim, le froid... Tout le monde avait de l'impétigo, des poux... la gale, j'ai passé des matinées pendant la guerre à frot-

ter des môme avec une brosse. J'avais décrété que les chefs et les cheftaines qui n'avaient pas de poux et d'impétigo, c'était parce qu'ils ne s'occupaient pas assez des enfants.

Tout le monde avait des carences terribles... On faisait des manteaux dans des couvertures, on n'avait pas de savon et presque pas d'eau chaude... on ne se changeait pas, c'était aussi l'époque. On avait froid, qu'est-ce qu'on a pu avoir froid, tout cela ne t'aide pas à penser... C'était les Allemands qui prenaient tout... Les enfants ne connaissaient pas les oranges... Une fois mon petit frère a eu une orange et du chocolat avec un Allemand, il avait cinq ans. J'ai tout foutu en l'air, l'Allemand ne m'a rien dit, le même pleurait. C'était un geste à la fois héroïque, à la fois bête...

Un secret bien gardé

Mon père s'est douté que je faisais de la Résistance quand il est revenu d'Allemagne où il avait été prisonnier, puis renvoyé en France comme père de famille nombreuse. Il voyageait pour son travail et un jour il m'a rencontrée sur une plaine du Soissonnais. Je m'étais fardée ce jour là, j'avais voulu faire des extravagances ou me cacher je ne sais plus pourquoi. Il n'a jamais rien dit. Il paraît que ma mère l'a su parce que j'avais caché ce fameux code dans une bible qui était dans ma chambre, mais je ne suis pas certaine. J'ai bénéficié d'une certaine bienveillance de leur part. En 44-45, lorsque tout a été dévoilé au grand jour, mes parents

étaient bien d'accord. J'ai toujours eu un statut très libre. J'avais de l'autorité sur mes frères et sœurs, sur les jeunes des camps aussi... En 44, notre action dans la Résistance a été connue parce que nous sommes partis dans une espèce de fort militaire pour défendre Soissons. Nous avons été armé de mitraillettes, tous les mouvements de la région se sont rencontrés et on travaillé ensemble : les Forces Françaises de l'Intérieur, les FTP (francs-tireurs et partisans) et un autre mouvement plutôt style armée. Je ne sais pas trop ce que cela est devenu ensuite car je suis partie à Paris. Je n'ai eu de rapport avec la Résistance à nouveau qu'au moment des remises de décorations, quand il y a eu les grandes prises d'armes. Sur Soissons, nous étions peut-être une cinquantaine, surtout des jeunes entre 18 et 24 ans, sauf certains cadres de l'armée qui étaient plus vieux.

La déportation

Ce qui est étonnant, c'est que l'on ne se soit pas préoccupé, et l'on peut dire cela de la Résistance en général, des camps de déportation. Il y avait un camp près de Compiègne, un camp où étaient déportés les juifs, les étrangers, des enfants... C'est un grand regret que j'ai là, nous savions qu'il y avait ce camp, et Compiègne n'était qu'à 20 km, pourtant cela nous ne intéressait pas, nous ne cherchions pas à savoir ce que s'y passait, c'est un grand

août 1944 : manifestation patriotique.



D.R.

reproche que l'on peut faire aux Soissonnais. J'aurais pu aller voir ce qui se passait dans ce camp près de Compiègne. J'ai seulement obéi aux ordres. C'est après la guerre, lorsque je suis allée à Paris, dans le cadre de mes études d'assistante sociale, que j'ai fait des stages dans les hôpitaux, et soigné les déportés qui rentraient. Mes amis à Paris m'ont appris aussi ce qui c'était passé à Paris. Pourtant les renseignements que l'on donnait étaient bien pour bombarder certains trains, nous surveillions surtout les transports en chemin de fer...

Tout cela n'est pas très clair. Il faut dire aussi qu'il devait y avoir des histoires politiques terribles, des rivalités, nous nous en sommes rendu compte à la fin, à la Libération. Comme institutrice j'avais dû signer des papiers comme quoi je n'étais ni juive, ni franc-maçonne, ni communiste. J'étais tellement distraite que j'avais d'ailleurs signé les deux feuilles, celle où je disais ne pas l'être, et celle où je disais l'avoir été.

En 40, je ne savais pas ce que c'était un franc-maçon, j'avais une amie juive mais pour moi cela ne voulait rien dire de plus que si elle m'avait dit qu'elle était auvergnate. Les communistes, c'était l'horreur, c'était en 36 le drapeau rouge sur la cathédrale. Comme institutrice, nous chantions : « Maréchal nous voilà », tous les matins, bien obligé... On changeait les paroles, on faisait des petits jeux. J'étais passionnée par mon métier, c'était une grande partie de ma vie. L'important c'était mon métier, mes amours, je n'avais pas de curiosité politique. Je ne me suis intéressée à la politique qu'à partir de 45. Nous étions dans une espèce de bulle dont l'objectif était sauver la France. J'ai entendu De Gaulle grâce à ma mère qui écoutait beaucoup la radio anglaise, elle avait été très bouleversée par la déclaration de la guerre.

Une époque troublée

C'était horrible, nous avons eu des amis arrêtés, torturés par les Allemands, mais voir comment ont été traitées certaines femmes après la guerre, c'était ignoble. Une espèce de défoulement sur des femmes qui n'avaient pas fait grand-chose, pour la plupart elles avaient eu des aventures avec des Allemands. C'était une époque très troublée et il y a eu des vengeances personnelles, des délations aussi, que

ce soit pendant l'Occupation ou à la Libération... Quelquefois pour rien, c'est vrai que la nourriture comptait pour beaucoup, des gens se dénonçaient pour un sac de patates.

Une grande liberté

Homosexuelles ou pas, je vivais très librement avec les filles de ces différents mouvements, je ne sais pas comment les garçons vivaient. En fait, on ne s'intéressait pas tellement à la vie privée des gens. Le fait d'être homosexuelle a peut-être joué dans le fait de vouloir faire de ma vie ce que j'avais envie, cela m'a peut-être donné une plus grande liberté d'esprit.

J'avais une amie que j'aimais beaucoup, j'allais chez elle presque tous les soirs, elle ne savait rien de mes actions. J'ai vécu cela comme une aventure toute personnelle, à l'époque je m'identifiais beaucoup plus aux garçons qu'aux filles, et c'était une façon de rallier leur camp, les filles c'étaient mes amours, je ne mélangeais pas. Cette amie d'ailleurs, avait des parents qui n'étaient pas collabos, mais pas très « résistants ». J'avais déjà des amies qui vivaient ensemble à l'époque. Au collège de Soissons, beaucoup de profs et de surveillantes vivaient ensemble, cela se savait, mais les choses n'étaient pas dites...

Tout de suite après la guerre, je suis venue à Paris, pour suivre mon amie je me suis inventée une vocation d'assistante sociale. Là, j'ai rencontré une autre fille, les écoles d'assistance sociale étaient une pépinière de lesbiennes

après la guerre. À l'école des surintendantes d'usines, notre promotion avait comme nom Bertie Albrecht, du nom de cette résistante qui a été décapitée à la hache par les Allemands. Avec les travailleurs sociaux, j'ai tout de suite été dans un autre bain. C'était vraiment hallucinant de voir les premiers déportés, ils étaient tous très malades et portaient encore leurs vêtements de déportés... Ils étaient d'une maigreur, ils mouraient tous. Aucun de mes camarades n'est revenu de déportation. J'ai connu des prisonniers qui s'étaient évadés plusieurs fois et qui sont revenus dans un sale état. Dans cette école nous avons été bien informés de ce qui s'était passé. Tout cela m'a beaucoup fait changer. La Résistance, pour moi, a été vraiment un engagement régional, notre région avait déjà tellement souffert de l'Allemagne, qu'il me semblait que l'on ne pouvait pas faire autrement. Mon engagement personnel dans le syndicalisme par exemple a commencé ensuite grâce à ce métier du service social qui m'a amenée à m'occuper de tous les gens défavorisés qui rentraient d'Allemagne... C'est beaucoup plus tard que je suis retournée dans l'enseignement... Jusqu'à l'âge de 50 ans, j'étais incapable d'entendre quelqu'un parler allemand, j'avais la chair de poule, c'était épouvantable, c'est pourtant une si belle langue...

**Propos recueillis
par Catherine Gonnard ■**

Merci à toi pour ton témoignage.

27 août 1944 : devant la Caisse d'Épargne de Château-Thierry

